

Quelle est donc la finalité de notre action éducative ?

Le difficile, dans notre tâche quotidienne d'éducateurs, c'est que nous sommes confrontés tout à la fois à des nécessités très immédiates (munir les enfants des pouvoirs vitaux que confèrent savoir et savoir-faire) et à des nécessités à plus long terme (faire d'eux des hommes et des femmes qui demain sauront maîtriser des situations imprévisibles aujourd'hui. Ce constat très banal mais trop rare encore est sa réelle prise en compte dans la mise en œuvre de pratiques éducatives. Et lorsque cette prise en compte existe, il convient d'y regarder de plus près, car l'école peut très bien se décider enfin à "apprendre à apprendre" et s'organiser en conséquence mais encore faut-il savoir au service de qui et de quoi. Le cadre moyen ouvert et dynamique est peut-être aujourd'hui entre les mains de la classe dominante un instrument tout aussi docile que l'était naguère le tâcheron conditionné à un travail mécanique, avec pour circonstance aggravante que cela est moins flagrant.

La question ne peut plus être pour nous d'une tête bien faite ou d'une tête bien pleine pour l'enfant qui nous est confié, elle est plutôt de savoir comment l'aider à se faire sa tête bien à lui.

C'est dire que nous refusons tout pédagogisme.

Disant non à l'immobilisme qui veut perpétuer des pratiques pédagogiques dont le procès n'est plus à faire, comme au pseudo modernisme qui veut leur substituer une technocratie plus dangereuse encore, nous refusons de travailler en vase clos une matière neutre.

Nous partons d'enfants réels vivant dans un monde réel, nous travaillons avec eux dans une école où ils passent sans doute plusieurs heures par jour mais sans laisser au vestiaire ni l'air qu'ils respirent, ni les images qui les assaillent ni les conditions de vie qui leur sont faites.

Voilà pourquoi nous avons à nous préoccuper tout autant, et sans hiérarchie, de l'apprentissage de la soustraction ou des équations du second degré que du climat de violence qui envahit les grandes villes du Monde, tout autant et sans hiérarchie de la torture qui va se banalisant que de l'emploi judicieux des adjectifs qualificatifs. Et à traduire en actes ces préoccupations.

Ce numéro de L'Éducateur expose des tentatives, des réflexions, des exigences qui vont toutes dans ce sens, très concrètement et souvent au ras du sol. Mais lisez d'abord les deux textes qui suivent... de quoi nous réconcilier avec les discours.

L'enseignant de l'an 2000

Les propos qui suivent sont des extraits d'un discours prononcé par un directeur d'École Normale lors de la cérémonie de remise des brevets de sa dernière promotion.

Tiendrait-on à présent de tels discours à nos futurs instituteurs ?

Rassurez-vous, cela se passait en Suisse et ce texte est extrait de notre homonyme *L'Éducateur*, journal de la Société pédagogique de la Suisse romande (n° 13 de septembre 82).

Ah bon !

Nous avons manqué de temps surtout pour réfléchir, pour penser, pour apprendre à penser. Et ce genre d'apprentissage est long. Il exige patience, effort, lucidité constante. Mais il est essentiel. Vous avez à poursuivre seuls désormais la réflexion sur le rôle fondamental de l'enseignant dans sa classe. Comment s'y prendre pour permettre aux jeunes adultes de l'an 2000 d'affronter ce qui n'a jamais été ? Quelle est donc la finalité de notre action éducative ?

Quand Bernard Lavilliers, adulé aujourd'hui par des milliers de jeunes, chante :

"Nous rêvons d'une autre planète,
Nous pressentons une cassure."

Que nous annonce-t-il ? Est-ce un nouveau prophète ? Même pas.

Il nous rappelle simplement ce que nous savons depuis Héraclite. Que le monde change et qu'on ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve.

Ce qui est neuf en revanche, c'est l'accélération prodigieuse de ce changement.

La trame mouvante

Autrefois, les modifications du train de vie et des modes d'apprentissage étaient imperceptibles aux yeux d'une génération.

Le recul de l'historien était indispensable pour en déceler l'existence. Aujourd'hui, le changement est devenu la trame mouvante de notre existence. L'espèce humaine a en effet découvert plus de choses au cours des trois dernières années qu'elle n'en avait découvert depuis le début de l'humanité jusqu'au XV^e siècle de notre ère.

Mais ce que Bernard Lavilliers nous révèle, c'est que notre monde est ébranlé par quatre fractures béantes que jamais aucune civilisation n'a connues.

Les enfants de cette fin de siècle sont nés et vivent quotidiennement sous quatre menaces.

La première est l'éventualité, froidement envisagée par ceux que l'on appelle aujourd'hui les polémologues, d'un holo-

causte nucléaire. Car même si les négociations qui viennent de s'ouvrir à Genève aboutissaient à la division par 10, par 100 ou même par 1000 des ogives thermonucléaires, il en resterait encore suffisamment pour transformer la terre en désert.

La seconde menace représente la possibilité de modifier le patrimoine génétique des espèces vivantes, donc de créer artificiellement des mutants dotés des pouvoirs et des capacités souhaités par les Prométhée contemporains.

Le pillage de la planète et la destruction progressive de notre milieu de vie peut conduire demain à un désastre naturel. A une chiquenaude supplémentaire de notre civilisation, l'écosystème pourrait répondre par une catastrophe écologique. C'est la troisième menace.

Quant à la quatrième fracture qui porte atteinte à notre sécurité et qui aliène notre pouvoir de décision, elle est constituée par la création de gigantesques machines informatiques qui emmagasinent des quantités incommensurables d'informations et qui vont peu à peu nous rendre totalement dépendants d'elles. Plus aucune décision importante ne pourra être prise sans les renseignements fournis par la machine. Cependant, et ce n'est pas le moindre des paradoxes, simultanément, malgré la masse des informations qui nous

submergent, jamais les hommes ne se sont sentis aussi seuls et jamais au cours de l'histoire il n'ont eu autant de difficultés à entrer en communication avec autrui.

Et pourtant...

Aujourd'hui, la moitié des lits d'hôpitaux des États-Unis est occupée par des personnes souffrant de troubles psychiques et relationnels. Un malade sur deux est donc un malade mental. En Europe, la proportion est de 1 sur 4. Va-t-on se diriger peu à peu vers la proportion américaine ? Bien entendu, si nous estimons qu'il s'agit d'une fatalité, d'un malaise inéluctable dans la civilisation.

Le fatalisme, et pire encore "l'aquibonisme" nous accompagnent chaque jour. Et pourtant, des recueils de la sagesse chinoise, des livres saints de l'Islam comme des fondements originels de la civilisation chrétienne, émergent un profil d'homme que nous, éducateurs, sommes tenus de considérer si nous voulons remplir notre mission afin de donner un orient à la jeunesse qui nous est confiée.

Cet homme est pourvu des qualités suivantes : l'honnêteté, le sens de la justice, le respect du bien commun et le sens de la fraternité internationale.

Et Dieu sait si nous avons besoin d'hommes de cette trempe.

Car enfin, dans l'état actuel du monde, comment sont traités nos semblables ? Celui qui requiert immédiatement notre sollicitude, celui auquel il faut songer, c'est l'homme à aider, à accompagner, à reconforter : l'homme souffrant. Et dans ce monde, l'homme souffre atrocement.

Car enfin, pendant que chaque soir plus d'un milliard de téléspectateurs oublie

l'essentiel et s'euphorisent des exploits des gladiateurs-footballeurs aux prises en Espagne, pendant ce temps, l'abominable continue : la Pologne purge, le Chili déporte, l'Iran fusille, Israël bombarde et nettoie, le Brésil torture, l'URSS enferme ou exile, l'Argentine emprisonne, la Turquie exécute, le Salvador supprime, la Chine efface discrètement, l'Arabie décapite, le Yémen crucifie et les terroristes de tous bords massacrent des civils innocents.

Là où l'enfant est humilié

Mais gardons-nous de tout triomphalisme. Les pays cités sont certes assez loin d'ici, mais l'homme de douleur est présent chez nous.

L'ouvrier méprisé, la femme avilie, le chômeur déprimé, le solitaire abandonné, nous les rencontrons parfois. Et jusque dans nos écoles : là où l'enfant échoue et se décourage, là où il est humilié, là où il ne reçoit pas l'affection à laquelle il a droit, il y a mutilation, avilissement, souffrance.

La finalité de l'éducation dans ces cas là ? Dans ces situations rencontrées chaque jour sur notre chemin !

Je l'emprunte à Samuel Roller :

Il convient "d'entretenir" en l'homme, fut-il le plus misérable, le courage de faire un pas, encore un pas, pour ne pas tomber, pour ne pas, dans sa chute, entraîner le reste des hommes ; pour que, en raison de ce pas courageusement fait, l'humanité se sauve".

Mais me direz-vous vous voilà éloigné des finalités de l'action éducative, nous sommes en pleine morale.

Je répondrai simplement : bien sûr, et il n'y a pas à en rougir. Jean-Paul Sartre, quelques mois avant sa mort, n'expliquait son action en faveur des "boat people" vietnamiens que par référence à une morale naturelle.

Encore faut-il bien préciser que si la référence à une morale me paraît essentielle, je me garderais bien de sombrer dans ce travers odieux qui consiste à "faire la morale" à autrui. Plus simplement encore, voyez-vous, et n'en déplaise aux extrémistes de tous bords, si je crois à la culture, c'est que je crois à la morale. Et que pour moi, l'une ne va pas sans l'autre.

Et il y a les autres

Un dernier mot enfin avant de nous laisser emporter par cette sorte de magie qu'est la musique, cet art qui sculpte le temps et, selon un mot célèbre, sans lequel la vie serait une erreur.

Par vos études vous avez peu à peu accédé au savoir.

Aujourd'hui, par le brevet que vous recevez, vous avez accès au pouvoir. Soyez-en conscients et souvenez-vous que si l'on n'y prend garde, le pouvoir corrompt. Alors permettez-moi une dernière image, celle du pouvoir représenté par une tour. Parmi ceux qui montent au sommet de la tour, il y a ceux qui grimpent pour regarder les hommes d'en haut.

Et puis il y a les autres. Et je souhaite que vous fassiez partie des autres, de tous ceux qui, ici présents, montent au sommet de la tour, non pour regarder les hommes d'en haut, mais pour s'approcher des étoiles.

Michel Girardin

**Qu'est-ce qu'on veut ?
Qu'est-ce qu'on cherche ?
Qu'est-ce qu'on peut ?**

Voici un extrait du discours sur l'égalité de l'éducation prononcé par Jules Ferry, le 10 avril 1870 :

"Ce qui est mis en place avec l'école primaire, ce n'est pas un réseau scolaire commun, mais le réseau spécifiquement destiné aux enfants du peuple. L'école primaire constitue la réponse à l'impératif économique et social de la généralisation de l'instruction. L'obligation est bien la traduction juridique de nouvelles nécessités économiques. Mais l'école pour le peuple ne doit pas toucher aux privilèges culturels de la classe dominante. Elle doit assurer le maintien de la subordination idéologique, sous des formes nouvelles. Tout cela rend compte des caractères fondamentaux et originaux de l'enseignement primaire, destiné à former les enfants du peuple pour en faire les travailleurs manuels aux capacités et aux mentalités adéquates. Les conseils pédagogiques donnés aux instituteurs rendent bien compte des objectifs poursuivis. L'école doit d'abord préparer des citoyens et des citoyennes respectueux de la loi."

*Nous voulons lire - n° spécial de décembre 81 -
(L'École du peuple)*

Ah ! C'est ça qu'il disait, Jules Ferry, en 1870 ! Et maintenant, qu'est-ce qu'il dirait ? Qu'est-ce qu'il ferait ? Créerait-il un réseau spécial et pour qui ? Quelle école répondrait-elle à l'impératif économique et social de la généralisation de quoi ? Serait-ce d'ailleurs une école ?

Et si les nouvelles nécessités économiques exigent une traduction juridique est-ce vraiment la peine d'entreprendre cette traduction puisque les nécessités sont continuellement renouvelées ? Jules Ferry, lui, travaillait sur du solide car vingt années et plus pouvaient s'écouler sans que rien ne soit fondamentalement changé. On pouvait vraiment préparer à une situation qui avait toutes les chances d'exister. Mais maintenant, un enfant qui rentre en maternelle aura vingt ans en 2002. Où en seront les nécessités économiques cette année-là ? Y aura-t-il même encore des nécessités économiques et sociales. A supposer que l'école puisse être encore le moyen de préparer l'enfant à un travail, quelles capacités et mentalités adéquates (à quoi ?) devrait-elle développer ? Et à quoi également préparer principalement les futurs "citoyens et citoyennes" ?

En écrivant ce qui précède, nous sommes restés volontairement dans l'optique d'un Jules Ferry - ou d'un groupe Jules Ferry - s'il pouvait encore exister. Mais on sait bien qu'il y a toujours eu des gens qui ne se sont pas souciés de protéger les privilèges culturels de la classe dominante et qui se sont emparés de ce qui existait pour la transformer dans l'intérêt de tous. Ils ont dit :

— On veut développer une certaine instruction minimale chez les gens du peuple. Bon, acceptons la situation puisqu'elle existe, mais profitons-en pour aller plus loin dans le sens du développement.

Pour Freinet, par exemple, jusqu'en 1966, ce qu'il fallait développer a toujours été clair. Mais en 1983, que dirait, que ferait un Freinet - ou un groupe Freinet - s'il pouvait exister ?

Et nous, les gens de Freinet, et d'autres avec nous, et nous avec d'autres, quelles réponses allons-nous donner et à quels impératifs ? Et quels conseils pédagogiques devrait-on donner aux instituteurs - et à qui d'autre - pour poursuivre quels objectifs ? N'avons-nous pas plus qu'un début de réponse ?

Paul LE BOHEC